

Scale : Temporal

Éric Baratay

Nous allons évoquer les variabilités comportementales des animaux, non pas entre les espèces, dont les différences ont été remarquées, admises, observées depuis longtemps, mais à l'intérieur d'une espèce, entre ses individus et ses groupes, ce qui a été longtemps minimisé, négligé, voire nié. Il ne s'agit pas des variations régulières, par exemple selon l'alternance des jours et des nuits ou des saisons, mais des variations par adaptation à des circonstances ou des contextes originaux, particuliers : des ajustements de type individuel ou social ou spécifique, d'intensité plus ou moins forte, de diffusion plus ou moins étendue, de durée plus ou moins longue.

Si la plasticité comportementale de nombre d'espèces est maintenant admise, son ampleur et sa portée sont encore peu pensées dans le temps, le passé étant fréquemment confondu avec le présent et les situations anciennes assimilées aux actuelles considérées comme les références. Cela fait négliger, minimiser ou nier les différences historiques, prétendre vite et sans preuve que les observateurs d'autrefois se sont évidemment trompés s'ils contredisent le savoir contemporain. Car les premières études historiques récentes montrent que la souplesse comportementale s'exerce fortement dans le temps, que les conduites d'une espèce, de ses groupes et de ses individus connaissent de multiples *ajustements* par rapport à divers facteurs, amenant des *modifications* constituant des *singularités* qui sont des *variations* autour du potentiel de chaque espèce ou des *innovations*, dont l'ampleur et la complexité empêchent de les réduire à d'uniques fluctuations aléatoires nourrissant la sélection naturelle, ce qui constitue encore la lecture instinctive de nombre d'éco-éthologues pour être cohérents avec l'interprétation évolutive.

En fait, les variations comportementales créent des *individualités*, des *sociabilités*, des *cultures* particulières, plus ou moins durables dans l'espace *mais aussi* dans le temps. Ces variations construisent *une histoire et une géographie des conduites*, avec des périodes, des foyers et des cultures parallèles et successives, indépendantes ou liées aux situations environnementales et humaines, elles-mêmes variables dans le temps et l'espace.

Les éthologues et les écologues comportementalistes soulignent de plus en plus les cultures, les sociabilités, les individualités réparties dans l'espace actuel. Mais ils oublient trop vite qu'ils observent des animaux d'une époque, se contentant même souvent d'animaux occidentaux situés dans un environnement, y compris humain, dont on sait qu'il n'était pas le

même autrefois. Les éthologues minimisent le fait que ce qu'ils observent sont donc souvent des états d'un moment, d'une époque, dont certains n'existaient pas auparavant.

I.

Voyons d'abord les raisons de la longue négligence, voire du refus des variations comportementales d'une espèce afin de bien comprendre d'où nous venons (Occidentaux du début du XXI<sup>e</sup> siècle, scientifiques et citoyens) et ce qu'il faudrait changer dans nos têtes, donc nos interrogations, nos approches, nos observations, nos lectures. Car il s'agit bien d'une question de regards, en fait de représentations anciennement forgées, longtemps transmises, nourrissant une culture occidentale, non pas unanime mais majoritaire. Il ne s'agit pas de faire ici une histoire des conceptions de l'Antiquité à nos jours, seulement éclairer quelques balises, avant tout parmi les naturalistes.

Commençons par la Grèce antique, au rôle fondamental car une partie de ces conceptions a été adoptée par les Romains puis par un christianisme majoritaire et transmis à travers lui à la zoologie et à la philosophie occidentales. Ces Grecs lient plus les espèces à l'espace qu'au temps. Ils ne pensent pas à une évolution des espèces mais à des variations parmi les identiques, dans une espèce. L'histoire de ces espèces est pensée comme une succession de générations par la terre-mère avant qu'elles ne prennent en charge leur reproduction à l'identique, donc se stabilisent.

Aristote, primat des naturalistes, croit à la marche à l'identique des corps dans chaque espèce, à des différences de capacités comportementales selon la qualité de l'âme et, à l'intérieur de ces degrés, à des apprentissages, des ruses, des intelligences mais à l'échelon individuel, comme d'incessantes variations dans l'espace, sans conséquence historique. Il n'esquisse que quelques idées sur un changement du naturel d'une espèce, ne faisant exception que pour le cheval et le chien grâce à l'action humaine. L'histoire, en fait la politique et la culture, est réservée aux humains, pourvus du *logos*. Une vision reprise du côté des philosophes, même par un Plutarque affirmant pourtant l'usage de la raison, de l'apprentissage, des ruses chez les animaux, mais réservant cela à des variations individuelles sans conséquence dans le temps.

Bien que le christianisme impose une notion linéaire d'un temps distingué de l'éternité divine, confondu avec l'histoire sacrée (création, chute, rédemption, jugement dernier), cela ne concerne pas les animaux, tous créés (sauvages et domestiques) d'une manière parfaite lors de la Genèse, donc immuables en nombre et en comportement. Des variations comportementales, spatiales et temporelles, ne sont pas inconnues. Elles fourmillent dans les vies des saints, par

exemple lorsqu'un animal sauvage s'adoucît, se met au service. Mais, réel ou fictif, tout cela reste individuel, temporaire, n'est que le fruit du doigt de Dieu, ou du démon.

C'est dans ce cadre culturel qu'évoluent les naturalistes du XVI<sup>e</sup> siècle, retrouvant l'idée de l'extravagance créatrice de la nature à la lecture des textes antiques, une création tous azimuts, un jeu sans direction. Ces naturalistes perpétuent ainsi une sorte de présentification des espèces. Elle reste en place jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle où s'impose un effet de la révolution scientifique : l'idée d'un temps linéaire concret, naturel et plus seulement sacré, imposée par la physique, importée en zoologie, notamment par Buffon qui élabore une histoire de la présence des espèces et de leur répartition géographique au gré des évolutions de la terre, contredisant l'idée biblique d'une création immuable. Une véritable histoire-géographie des animaux est ainsi créée mais entre espèces. À l'intérieur de chacune, la permanence reste de mise en raison de l'instinct, même si Buffon admet des fluctuations individuelles, des adaptations temporaires à l'environnement.

A la même époque, Charles Georges Leroy, est l'un des seuls à évoquer, non seulement l'intelligence mais aussi la perfectibilité des animaux, ce qui sous-entend une histoire et une géographie des individus et des groupes d'une espèce. Leroy s'élève contre l'idée d'instinct, persuadé que les animaux ont des sensations et une mémoire, donc une connaissance du passé, qui sont à la base d'une intelligence particulière à chaque espèce. Il insiste sur les différences individuelles à l'intérieur d'une espèce, selon l'intelligence mais surtout selon l'apprentissage, l'instruction au long de la vie, donc l'expérience qu'ils acquièrent en fonction des « circonstances ». Aussi, pour bien connaître les animaux, Leroy soutient qu'il faudrait suivre l'histoire complète d'individus, voir comment ils sont conduits par les besoins, les passions, font face aux circonstances, s'enrichissent par l'expérience, innover. Il n'est pas loin de la notion d'histoire des individus et de biographie d'animaux, dont le genre naît justement en littérature à la même époque, en Angleterre puis en France. Il n'est pas loin, non plus, d'une histoire de chaque espèce lorsqu'il écrit que ce qui est pris pour instinctif « n'est peut-être qu'une habitude anciennement apprise », ce qui suppose une histoire des adaptations au fil d'un temps long. Toutefois, Leroy limite la perfectibilité des animaux en raison de sa représentation hiérarchisée des vivants, commune à l'époque. La perfectibilité des animaux est réduite et chaque espèce reste assignée à sa place ; seul l'humain connaît le progrès (une idée favorite des Lumières) en raison de capacités jugées supérieures.

L'intuition aurait pu être développée avec les premières idées de transformisme mais elle a été réduite par la représentation culturelle des vivants, traduite en convictions philosophiques et scientifiques. Ainsi Lamarck veut établir l'origine et le développement des espèces car « rien

n'est constamment dans le même état à la surface du globe terrestre », ce qui le conduit à rejeter leur permanence. La transformation venant des manières de vivre et des « circonstances », il refuse l'identité des comportements entre les membres d'une espèce, met l'accent sur les individus, leur diversité d'attitudes et de modes d'exister au gré des circonstances. Cependant, du fait de sa certitude d'une organisation pyramidale des animaux, il assure lui aussi que les changements de conduites abondent chez l'humain mais sont limités et lents à mesure que l'on descend vers les animaux inférieurs et qu'il faut plusieurs milliers de siècles pour transformer les espèces. Il met donc de côté l'histoire de leurs attitudes, inobservable dans cette durée. Il privilégie la transformation physique des espèces et se concentre, lui aussi, sur une histoire-géographie entre espèces.

Dans *L'Origine des espèces* (1859), Darwin arrive à l'idée d'une histoire des comportements d'une espèce, mais lui aussi la considère difficile, voire impossible à observer : « Nous sommes si familiarisés avec nos animaux domestiques que nous ne voyons pas à quel point leurs facultés mentales se sont modifiées, et cela d'une manière permanente. [...] Il est] très difficile de conjoncturer même par quels degrés successifs ont passé beaucoup de conformations pour se perfectionner ». D'où son insistance plutôt sur le mécanisme de transformation et sur la diversité spatiale bien visible. Cela ne l'empêche pas de souhaiter « des recherches encore bien plus importantes [...] sur l'acquisition nécessairement graduelle de toutes les facultés et de toutes les aptitudes mentales », donc une histoire des capacités et des comportements, en fait pour comprendre l'origine de l'homme.

C'est à cette fin qu'il insiste, dans *La descendance de l'homme*, sur la forte « variabilité des facultés » des individus d'une espèce, qui, ainsi, « diffèrent beaucoup au point de vue de leurs facultés intellectuelles ». Cela le conduit à envisager la possibilité d'apprentissages, parmi les singes ou parmi les animaux domestiques sous l'impulsion humaine, et d'adaptations ou d'inventions ponctuelles, ou encore à penser que « des actions instinctives puissent perdre leur caractère fixe et naturel, et être remplacées par d'autres plus complexes par la libre volonté. » Mais cela ne surgit qu'aux détours de pages, n'est émis qu'avec prudence pour rester dans le credo culturel ambiant, et surtout est limité par la représentation pyramidale bien ancrée en lui, n'accordant que peu d'intelligence, plutôt chez les animaux supérieurs, et beaucoup d'instincts, surtout chez les inférieurs.

Darwin effleure ainsi l'idée d'une histoire du comportement d'une espèce mais il ne l'arpente pas. Non seulement parce qu'il la croit impossible à faire, mais parce qu'il la voit linéaire, avec de fortes stabilités entre chaque événement (les domestiqués sont tels depuis la domestication), ne pensant pas à une histoire fluctuante, en dents de scie, faisant varier

l'expression des comportements d'une époque l'autre ou d'un groupe l'autre. Les disciples de Darwin s'inscrivent dans cet entre-deux.

Mais ces quelques considérations sont balayées au XX<sup>e</sup> siècle, qui préfère les structures aux dynamismes. Le *behaviorisme* considère que chaque animal est configuré par un processus invariant (stimuli – réponses) donnant, selon les circonstances, des individus et des comportements particuliers, donc une grande diversité mais sans tendance. Le développement personnel (ontogenèse) est valorisé alors que l'histoire de l'espèce (phylogenèse) est négligée. À l'inverse, l'école dite objectiviste de Karl Lorenz considère que la plupart des comportements sont innés, qu'ils définissent l'espèce et que tous ses individus sont similaires dans l'espace et le temps. Ces conceptions adynamiques dans le temps et l'espace sont alors confortées par nombre de philosophes, notamment Martin Heidegger pour qui seul l'humain est configurateur de monde, a donc une histoire et une géographie, alors que l'animal serait pauvre en monde, sans *logos* et conscience de soi, donc hors-temps.

Toutefois, une déconstruction de ces postulats émerge à partir de la fin des années 1950, reste très marginale jusqu'aux années 1980, devient fréquente ensuite. Elle a d'abord concerné les oiseaux, avec la variabilité individuelle des chants d'une espèce, l'existence de dialectes et de traditions d'un groupe l'autre, et aussi les singes. C'est l'observation en direct, au Japon à partir de 1953, d'une macaque choisissant de tremper ses patates douces dans l'eau et transmettant peu à peu cette invention culinaire à des proches (ce qui constitue une rupture dans le temps et l'espace).

C'est aussi l'entreprise de Jane Goodall, partie en 1960 observer les chimpanzés, qui découvre une variabilité dans l'espace et le temps. Celle des individualités, en raison de différences de personnalité et de capacité, ce qui la conduit à ébaucher l'histoire d'individus puis à entreprendre des biographies pour sa thèse. Variabilité aussi des groupes, instables donc fluctuants, avec des hiérarchies disputées et des formes d'ascension sociale, ce qui a conduit à une sociologie animale et devrait nous emmener vers une histoire sociale et politique. Variabilité encore du fait d'une adaptation à l'environnement changeant, d'une manière diverse selon les individus et les groupes, ce qui relèverait d'une psychologie, d'une sociologie et d'une ethnologie animales. Variabilité enfin avec la présence de communautés différentes dans leurs manières de vivre, avec de bonnes relations ou des conflits entre individus ou entre communautés, ce qui devrait amener à une ethnologie, une géographie et une histoire politiques et culturelles. D'ailleurs, Jane Goodall en vient à envisager une histoire des chimpanzés, à propos de transformations de comportement, comme le grattage des subordonnés, devenu « un

rite au cours des siècles, de sorte qu'aujourd'hui le chimpanzé donne simplement une caresse symbolique au lieu de gratter son compagnon soumis. »

Cette flexibilité comportementale est à l'origine de la notion de culture, avancée par les Japonais dès 1959, contestée jusqu'aux années 1990, mais qui s'est imposée depuis comme un ensemble de différences comportementales pérennes d'un groupe à l'autre d'une espèce. Parallèlement, les éthologues ont mené des études sociologiques, ethnographiques, géographiques, culturelles des animaux, dont le point commun est la dimension spatiale,

Cet historique fait comprendre pourquoi la dimension spatiale a été redécouverte récemment et est la plus travaillée depuis. Initialement pensée par les Grecs, elle est restée souvent présente dans notre culture occidentale, même si minimisée dans ses développements voire niée pour ses implications concernant les capacités animales. Sans doute parce qu'elle s'intègre à d'autres dimensions spatiales (pour les reliefs, les végétaux, les humains), qu'elle est concrète, plus facile à voir, observer, penser, évoquer pour des finalités, non seulement scientifiques, mais aussi et tout autant littéraires, morales, religieuses, philosophiques. Finalement, elle n'a vraiment été niée qu'à certaines époques, notamment le XVII<sup>e</sup> siècle cartésien, influent chez les naturalistes, et le XX<sup>e</sup> siècle behavio-objectiviste. La proximité de ce dernier épisode explique les difficultés à sortir de cet interdit à la fin de ce XX<sup>e</sup> siècle et le fait que toutes les complexités, toutes les richesses du spatial sont encore à explorer.

Pour comprendre pourquoi, à l'inverse, la dimension temporelle est encore négligée, même oubliée, il ne faut pas nier la longue difficulté à se figurer concrètement ce temps, surtout d'une manière linéaire alors qu'il paraît circulaire, fait de successions répétées, presque s'annulant, tandis que le spatial se concrétise plus facilement par la différence des lieux. Il ne faut pas nier non plus les réelles difficultés des naturalistes actuels à prendre en compte le temps, qu'elles proviennent des animaux ou des humains. Dian Fossey, pourtant observatrice au long cours, évoque la difficulté à observer dans un temps long en raison de la fugacité des animaux et de la précipitation des humains. D'autant que les expéditions à la Jane Goodall ou Dian Fossey n'existent plus, à la fois parce qu'elles ont sacrifié une partie de leur carrière, même leur vie, et parce que les conditions matérielles se sont nettement dégradées en nombre d'endroits. D'autre part, les orientations scientifiques et financières de la recherche actuelle privilégient de courts séjours aux rendements rapides, où le spatial s'étudie mieux que le temporel ; il faudrait modifier les conditions d'étude pour développer cette dernière dimension.

Toutefois, cet oubli s'inscrit dans un long refus de prise en compte, pas seulement parce que le temps est moins concret, plus difficile à saisir. Faire attention au temps chez les animaux, accepter des changements, c'est accorder une histoire et les capacités la permettant (mémoire,

choix, stratégie, politique...), réservées aux humains depuis Aristote au moins et même longtemps refusées à des populations humaines, considérées barbares ou primitives et sans histoire jusqu'à peu. Accorder une histoire n'est pas un geste innocent mais philosophique et politique par les répercussions que cela implique. Plus que la sous-estimation de l'espace, la négation du temps a eu des effets considérables sur les représentations humaines des animaux, considérés ainsi instinctifs, naturels, matériels, et sur les conditions qui leur ont été accordées. D'autre part, même lorsqu'il est envisagé, le temps n'est pas perçu comme un *facteur* de différenciation dans une espèce, à la différence de l'espace concrétisé comme diversité d'environnements, des facteurs essentiels selon l'écologie comportementale. Bien que le temps soit indispensable pour qu'une modification s'installe et que la dimension spatiale ne puisse se déployer sans lui, il est trop souvent jugé comme un simple *lieu* de différenciation, sans intérêt en lui-même.

Bien au contraire, il faut mettre l'accent sur deux aspects : par les multiples modifications d'environnements (physique, végétal, humain) qu'il a connus, le temps a offert et permis de multiples modifications comportementales, maintenant oubliées ; il n'est donc pas un *lieu neutre* mais un *espace actif* de modification, et il est aussi un *véritable facteur* d'adaptations et de variations animales. Nous avons vu que des naturalistes l'ont envisagé mais qu'ils l'ont délaissé, soit pour chercher des mécanismes... intemporels (la sélection naturelle), soit faute de pouvoir l'étudier correctement. Un problème que la paléontologie et la génétique ont corrigé pour le temps très long mais qui reste en place pour les temps court et moyen. À tel point que des éthologues actuels, commençant à prendre en compte cette dimension, la réservent... au futur, proposant des modalités d'observations sur plusieurs générations animales à venir, évitant ainsi d'avoir à se servir de sources historiques que ces éthologues ne maîtrisent pas, au contraire utilisant des instruments et des protocoles leur convenant.

## II.

Il faut donc s'attacher à penser les dimensions spatio-temporelles du côté des animaux, c'est-à-dire la *construction*, la *diffusion*, l'*originalité* d'attitudes (spécifiques ou sociales ou individuelles) dans le temps et l'espace, les *transformations*, les *fluctuations*, donc les *localisations* et les *périodisations* de ces conduites, de même que les *facteurs* en cause, car la seule et classique pression évolutive ne peut en rendre compte lorsqu'elles courent sur des temps brefs ou moyens.

L'histoire doit être au premier rang pour travailler la dimension temporelle. Il est évidemment nécessaire de se pencher sur l'influence des animaux, sur leurs véritables rôles

d'acteurs pour mieux comprendre notre Histoire. Mais il ne faut pas s'arrêter là. À l'heure des multiples découvertes éthologiques, prouvant toute la diversité et la richesse des capacités animales, il est temps de se placer du côté de ces êtres-acteurs vivants qui méritent d'être étudiés pour eux-mêmes, notamment pour découvrir *leur Histoire*, plus ou moins liée à la nôtre, plus ou moins indépendante.

Il s'agit d'abord d'étudier les vécus des animaux, c'est-à-dire leurs manières physiologiques, psychologiques, comportementales de vivre et de ressentir des conditions, des circonstances, des événements. Par effet retour, cela permet de mieux comprendre les relations avec les humains, de réinsérer ces derniers dans le monde, de mieux mesurer les effets de leurs actes.

Pour cela, il faut s'intéresser au « versant animal » des choses, passer du côté des animaux. C'est essayer de se mettre à côté d'eux pour adopter leur point de vue géographique, comprendre ce qu'ils vivent, subissent, comment ils agissent, réagissent. C'est aussi tenter de déceler leur point de vue psychologique, ce qu'ils voient et ressentent. Cela demande une empathie et une adaptation. Il ne s'agit pas de devenir animal, c'est évidemment impossible. Il s'agit d'une intention, d'un effort de projection, d'une méthode, comme l'ont fait des naturalistes et maintenant des éthologues qui affirment la nécessité de s'attacher au point de vue des animaux, ou comme les ethnologues l'essaient depuis longtemps avec les populations humaines. L'impossibilité de sortir complètement de l'humain (ou de sa civilisation) et l'accès limité aux animaux (ou aux autres humains) ne doivent pas faire renoncer. Cela permet de se décentrer et cela livre beaucoup d'aspects insoupçonnés ou alors négligés, minorés, voire niés jusqu'à présent.

Tout cela suppose de réhabiliter des animaux longtemps dévalorisés par une conception occidentale construite lors de l'antiquité gréco-romaine, adoptée ensuite par la version majoritaire du christianisme puis déclinée par la philosophie et la science. Une conception suggérant que les animaux auraient de faibles capacités et seraient fortement passifs vis-à-vis du monde. Il faut au contraire prendre en compte la révolution éthologique récente, qui prouve que les animaux sont des êtres sentant, éprouvant, réagissant, s'adaptant, l'éthologie (science des comportements des animaux) insistant aussi, pour un nombre croissant d'espèces, sur leurs fortes capacités cognitives, leurs comportements personnels, leurs sociabilités, leurs cultures individuelles et sociales. Les animaux sont de véritables acteurs, vivant de fortes relations entre eux, influençant aussi les humains et les rapports entretenus avec eux. Et, pour un nombre croissant d'espèces là encore, il s'agit d'individus ayant des caractères singuliers, de personnes ayant des conduites propres, même de sujets ayant des stratégies.



Passer du côté des animaux doit faire réviser la définition de l'histoire, comme « science des hommes dans le temps ». Cette acception a été construite dans le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle pour élargir l'histoire à l'étude de tous les aspects humains, de manière à la sortir du seul champ de l'événementiel et en faire une science humaine comme les autres. Il est nécessaire d'élargir cette définition désormais trop restrictive. Il faut l'étendre aux animaux et même aux autres vivants et lui donner ainsi la définition de « sciences des vivants dans le temps ». De manière à s'intéresser aux histoires des vivants, ici des animaux, au minimum celles pour lesquelles il existe des sources historiques permettant à l'historien d'exercer son métier et d'apporter ses compétences.

De prime abord, il peut sembler paradoxal d'utiliser des documents humains pour retrouver les faits et gestes d'animaux. D'autant que se pose la question de leur aspect partiel, ponctuel et partial, car les humains ne s'intéressent qu'à quelques espèces, races, individus et qu'à quelques aspects pour lesquels ils sont loin d'avoir tout consigné, ne retenant que ce qu'ils pouvaient et voulaient regarder et voir, lisant et déformant avec leurs imaginaires, leurs intérêts, leurs certitudes d'une espèce, d'une société, d'une époque et d'individus. Mais ces problèmes se posent tout autant pour l'histoire humaine. Les historiens doivent toujours faire avec la partialité des témoignages, toujours décrypter les grilles culturelles à l'oeuvre et souvent passer par des intermédiaires, par exemple les juges ou les notaires pour les paysans du Moyen Âge ou bien les hommes pour les femmes de l'Antiquité grecque, parce que ces humains n'ont pas témoigné. Ici, la difficulté est plus grande, avec un saut d'espèce et pas seulement d'ethnie, de classe sociale ou de sexe, mais elle n'est pas radicalement différente.

L'historien a besoin du concours des sciences de la vie afin de bien lire et analyser les documents : l'écologie, pour évaluer l'influence des milieux, la physiologie, pour estimer les états, et surtout l'éthologie pour décrypter les comportements. Concrètement, il s'agit de croiser les informations documentaires avec les connaissances ou les hypothèses scientifiques actuelles, notamment éthologiques. Il ne s'agit pas de faire valider ou infirmer les traces historiques par les savoirs éthologiques, car la tentation peut être grande pour les éthologues de rejeter ou de déformer les premières en fonction de leurs partis pris d'une époque, d'une société, d'une science ou d'un individu. Il s'agit de croiser des regards et des savoirs situés : ceux des humains d'autrefois, qui peuvent aussi bien n'avoir pas vu tel ou tel aspect qu'avoir vu ce qu'on ne peut plus ou ce qu'on ne veut pas voir de nos jours, donc qui peuvent avoir des connaissances que nous n'avons plus ; ceux des éthologues actuels qui peuvent savoir plus et mieux qu'autrefois mais aussi méconnaître, oublier ou négliger tel ou tel aspect parce qu'ils ne maîtrisent pas les situations anciennes.

La version la plus immédiate de *l'histoire selon les animaux*, la plus simple à détecter et retracer est celle de leur enrôlement dans les grands phénomènes historiques humains. En effet, quantité d'animaux, qu'ils soient domestiqués ou capturés, ont été engagés en de multiples activités et les documents abondent, évoquant en priorité les humains mais aussi, en marge et de manière plus ou moins pertinente, ces bêtes utilisées. Il est souvent possible de retourner les dires, de les lire du côté de ces animaux, d'entrevoir comment ils ont vécu ces phénomènes humains dans leur chair et leur tête, de mettre en valeur leurs adaptations, leurs résistances, leurs connivences, leurs souffrances et d'établir comment ces expériences ont influé sur leur relation avec les humains et les comportements de ces derniers.

Ainsi, l'historien doit retrouver les vécus des animaux engagés dans l'agriculture depuis leur domestication à partir du Néolithique, leur mise en élevage, puis leur enrôlement au travail de la terre pour les bovins et les équins. Leur rôle a été fondamental mais qu'est-ce que cela a voulu dire pour eux d'être parqués, nourris, conduits, traits, tondus, attelés, bâtés, etc. ? Il y a là une longue et massive histoire à ressusciter, qui n'a pu être sans écho pour les humains. Il en est de même, dès l'Antiquité, pour les vaches, les boeufs, les chiens, les ânes, les mulets, les chevaux et d'autres hors d'Occident (lamas, dromadaires, chameaux, éléphants...) qui se sont vus enrôlés pour activer des meules, des roues, des machines, tirer des charriots, des trains ou des véhicules à passagers, porter des charges, haler au long des cours d'eau, etc. Les vécus diffèrent et varient selon la nature et l'évolution des emplois. De nombreux animaux ont dû aussi participer aux agréments humains, d'une manière croissante au fil des siècles, qu'ils soient chevaux d'équitation depuis l'invention de la monte, « bêtes sauvages » chassées et chiens, chevaux, rapaces pourchassant, curiosités exotiques capturées, exhibées, violentées, chiens, chats, oiseaux, poissons et autres pour tenir compagnie. Il y a aussi les équidés, les camélidés, les chiens, les éléphants, les oiseaux contraints de servir aux armées et guerroyant lors de multiples guerres successives.

Or, les vécus varient dans le temps car les environnements changent et les actions humaines évoluent. Ainsi, une utilisation peut être modifiée, comme celle des bovins de ferme quand ils sont mis aussi au travail ou, à l'inverse, quand ils sont (re)voués à la seule production de lait ou de viande à partir du XIX<sup>e</sup> siècle. Les chevaux de guerre ne vivent pas les mêmes choses lorsqu'ils sont tireurs de chars durant la haute Antiquité puis porteurs de légers cavaliers sans selle puis lourdement affublés d'un caparaçon et d'un chevalier en armure au Moyen-Âge. Toute cela forme des époques différentes pour les animaux en question.

C'est aussi le cas lorsqu'une situation, un emploi, une condition, un vécu surgissent, s'imposent un temps puis disparaissent, comme pour les chevaux enrôlés à tirer des tramways

urbains au XIX<sup>e</sup> siècle ou des trains miniers entre les décennies 1820 et 1960, ou pour les nombreux petits singes embarqués en tant que mascottes sur les voiliers entre XVII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles ou encore adoptés dans des familles et humanisés, entre les années 1850 et 1960. Les intensités, de condition, de comportement, de vécu, peuvent aussi varier dans le temps, par exemple à propos des éléphants, des gorilles, des loups plus ou moins chassés, ou encore à propos des mêmes loups devenus quelquefois dévoreurs d'hommes, surtout au XVII<sup>e</sup> siècle, parce que trop nombreux dans un environnement européen de plus en plus défriché, au gibier en déclin.

À l'instar des humains, les animaux vivent ainsi des périodes historiques, déterminées par leur environnement, écologique et humain, ou par eux-mêmes. Il importe de repérer, délimiter, caractériser ces époques pour davantage passer du côté de ces animaux, mieux saisir leurs propres histoires. Certainement différente selon les espèces et les lieux, cette périodisation peut être déjà esquissée pour certains cas.

Ainsi les chiens. Ils sont loin d'avoir connu les mêmes environnements, les mêmes conditions, les mêmes vécus au fil du temps. Nos chiens actuels sont de compagnie pour la plupart mais ce genre a été longtemps très minoritaire, jusqu'à l'entre-deux-guerres, voire absent à certains moments. Rien à voir avec les chiens polyvalents d'avant la conquête romaine, à la fois éboueur, gardien, chasseur, familial et... de boucherie au bout d'un temps puis convertis en tapis ou en vêtement. Rien à voir non plus avec les chiens errants peuplant les villes depuis l'antiquité romaine jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, tolérés parce qu'éboueurs, vivant à côté des humains mais pas avec eux, menant des vies autonomes, souvent en groupes, peut être les plus nombreux à certains moments. Car le nombre des chiens a certainement oscillé sans cesse, modifiant l'intensité de leur relation avec les humains et donc leur vie. Chiens polyvalents du monde gaulois, chiens plus nombreux, plus diversifiés et spécialisés de la période romaine, chiens essentiellement de compagnie depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle : on perçoit l'existence d'époques canines bien différentes.

Mais, il ne faut surtout pas croire que les animaux traversent leurs époques en restant les mêmes, toujours identiques, ne faisant que subir, passifs, la succession des conditions et des vécus. En réalité, ils changent pour s'adapter, sous la contrainte des pressions environnementales, des actions humaines (sélection, éducation...) et d'eux-mêmes par apprentissage et transmission. Les modifications peuvent être physiques aussi bien pour les animaux libres, dits « sauvages », que pour les domestiqués dont la taille, le poids, l'allure, les capacités ont beaucoup varié dans le temps en fonction des situations. Il y a peu à voir entre le cochon transhumant d'Ancien Régime, noir, petit, musclé, nerveux, et son actuel successeur

des ateliers industriels : clair, grand, obèse, essoufflé. Les bovins, les chevaux, les chiens et bien d'autres ont aussi connu d'incessantes transformations, souvent exprimées sous la forme de races adaptées à un moment, changeant avec le temps. Les chevaux de mines, puissants mais trapus, ni trop hauts ni trop longs pour évoluer dans les galeries sans taper la tête au plafond ou sans riper aux parois en se retournant, étaient peu connus auparavant, ont disparu depuis.

Les changements sont aussi comportementaux. Les vaches des époques de transhumance, laissées nombreuses et longtemps au loin, en forêt ou en pâture, ou les actuelles, rendues autonomes dans les étables industrielles, ont une forte sociabilité entre elles tout en se montrant distantes avec leurs humains tout aussi réservés, d'où des méfiances et des accidents. À l'inverse, les vaches des périodes à petits effectifs, petites étables et pâtures autour des fermes construisent une forte relation avec leurs paysans, faite d'une compréhension réciproque. Nos chiens actuels, d'une compagnie intense, sans doute la plus forte jamais connue, ont des comportements particuliers, sélectionnés, inculqués mais aussi appris, adoptés peu à peu entre XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle à mesure d'une relation croissante avec leurs humains. Plus souvent socialisés avec ces derniers qu'avec leurs congénères, ils sont devenus plus attentifs, se sont mis à plus regarder, écouter, détecter les gestes, les paroles et les états émotionnels humains, à davantage communiquer avec les yeux, à adopter des postures lisibles et des aboiements adaptés, ou encore à devenir anxieux, voire déprimés en cas de séparation. Le tout parallèlement au fait que leurs maîtres se sont aussi transformés, devenant plus proches, attentifs, attentionnés, regardant mieux, parlant beaucoup plus, caressant, jouant, promenant, emmenant, etc. Rien à voir avec les chiens errants d'autrefois, méfiants envers les humains (alors très distants eux aussi), peu enclins à s'approcher d'eux, encore moins à les décrypter, manifestant de l'anxiété lors d'une approche, pas d'un éloignement. Il ne faut donc pas prendre les attitudes de nos chiens d'aujourd'hui pour celles du Chien, qui n'a jamais existé, qui ne se concrétise qu'en versions différentes, réparties dans le temps et l'espace... comme les humains. Il en est de même pour tous les animaux domestiqués, tel le chat dont la version nouvelle en Occident, celle du « chatchien » proche, solliciteur, joueur, attentif, anxieux d'une séparation, n'existait pas auparavant.

Cela concerne aussi les animaux « sauvages » même si nous avons du mal à nous en apercevoir. Nous le voyons bien avec des changements contemporains, plus faciles à observer, comme ceux des renards qui entrent en ville depuis le XX<sup>e</sup> siècle ou des castors d'Europe qui recolonisent des cours d'eau, s'adaptent à un environnement de plus en plus fortement anthropisé, s'approchent des humains, se lient même avec eux qui se montrent plus tolérants qu'autrefois... avec des limites. En fait, la nécessaire adaptation des animaux aux conditions

écologiques et humaines, sous peine de disparaître, exige d'incessantes fluctuations dans le temps (et dans l'espace) des attitudes et des sociabilités, qu'il est nécessaire de mettre en valeur pour bâtir une histoire des comportements, de leur construction, transmission, transformation, de leurs évolutions temporelles (et spatiales).

Jusque là, nous avons pensé l'histoire animale à l'échelon des groupes de telle ou telle espèce. Mais il faut aussi la considérer au niveau des individus. D'autant que nombre de sources historiques évoquent uniquement des individus car c'est souvent ainsi que les humains rencontrent les animaux. D'autre part, la majorité des grandes découvertes éthologiques depuis les années 1950 ont été faites en focalisant sur des individus parce que les différences individuelles font repérer la diversité et la richesse des capacités et des comportements, les complexités des sociabilités, les adaptations et les inventions, les transmissions des manières, menant à la création de cultures locales.

Le vécu personnel de tel ou tel humain est devenue légitime en sciences humaines, afin de saisir son expérience, sa manière de vivre un événement, un phénomène, une époque, et ses réactions ayant pu influencer sur le contexte environnant. Cela doit être appliqué aux animaux par le biais de biographies historiques mais en se démarquant de l'anthropomorphisme utilisé dans les biographies littéraires, en vogue depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et qui attribuent des capacités humaines aux animaux, masquant ainsi leur originalité et leur richesse, ou de l'anthropocentrisme des rares biographies d'animaux réels, qui ne traitent souvent que des humains les ayant entourés.

Pour l'instant, les animaux « célèbres », domestiques ou libres, sont les plus aisément abordables car ils ont fait produire quantité de témoignages avec lesquels il faut mobiliser la notion de reconstitution, devenue normale en paléontologie, préhistoire, archéologie, où quelques restes et indices servent de soubassement à des restitutions d'humains, de gestes, d'édifices, évidemment hypothétiques mais soupesées, contrôlées et désormais indispensables pour voir, comprendre et faire rebondir le jeu des questions et des recherches. Évidemment, les reconstitutions ne peuvent être que partielles, portant seulement sur les aspects que laissent entrevoir les documents, et partiales, n'étant faites qu'avec ce qui est accordé en facultés pour l'instant à tel ou tel l'animal.

Avec ces biographies, il s'agit de rendre compte de ce que vit, subit, ressent un individu à un moment donné ou durant sa vie, d'atteindre ainsi l'histoire incarnée en chair et en os. Il s'agit aussi de faire attention à la personnalité, à l'expérience singulière, aux relations avec les autres, aux transformations au fil de la vie, ainsi qu'à la représentativité et à la place dans l'histoire du groupe ou de l'espèce. De fait, les individus incarnent et donc permettent de repérer

les différences comportementales et culturelles à un moment donné, les changements d'une génération l'autre, les époques animales.

Tous ces aspects forment bien une histoire du côté des animaux, une histoire animale qui a ses dynamiques, c'est-à-dire ses accélérations, ses ruptures, ses changements, ses époques, ses continuités. Les animaux ne sont pas plus « naturels » donc immuables que les humains. Ils ne font pas plus partie du décor terrestre que nous ; décor qui, d'ailleurs, n'en est pas un, qui a aussi une histoire. Les animaux dits « sauvages » ne sont pas plus sauvages que les humains « sauvages » qu'on voulait aussi fondre dans la nature « sauvage ». Les animaux domestiques n'ont pas été créés tels quels, inchangés jusqu'à nos jours. Tous ont beaucoup changés car tous évoluent dans un environnement instable avec lequel ils composent, pour lequel ils s'adaptent d'eux-mêmes ou sous le coup de pressions extérieures. Il faut donc s'intéresser à l'incessant ajustement des animaux à leurs conditions environnementales (écologiques et humaines), à la fluctuation de leurs allures, attitudes et sociabilités dans l'espace et le temps, de manière à bâtir une histoire des espèces, de leurs groupes et de leurs individus, une histoire des conditions, des vécus, des comportements et des cultures.